

- | -

Fulton-Canal, États-Unis, automne 1850

LÉ TILBURY EST LANCÉ À VIVE ALLURE sur la route bordant le canal qui relie le Lac Érié à la rivière Ohio. À l'ombre des grands ormes plantés le long du chemin de halage, Daniel Muller maintient le cheval palomino à un trot soutenu. Depuis plusieurs années déjà, Michel, son père, lui confie les rênes de l'attelage. Il n'a pas oublié qu'à l'âge de vingt-trois ans, il était le seul homme à la ferme des Cernières, là-bas en France...

Chargées de grumes de cèdres et d'épinettes, de larges barges glissent au pas des mules sur l'eau trouble du canal. Que de bouleversements l'achèvement en 1832 de cette voie d'eau vers la région des Grands Lacs et vers la Côte Est n'a-t-il pas engendrés depuis l'arrivée des Muller à Fulton ! Les beaux-parents de Michel, Daniel et Marie Nüssbaumer, avaient acheté plus de quatre cents acres de terres vierges pour huit cents dollars et, aujourd'hui, le prix du terrain a quintuplé avec l'arrivée des nombreux immigrants venus d'Europe. La mise en valeur de la terre par la charrue en acier inventée depuis treize ans par John Deere a permis, dans tout le Middle West, la culture des céréales que les fermiers exportent vers les villes de la Côte-Est à plus d'un dollar le boisseau de blé.

Pendant qu'en Europe on sème à la main, on fauche à la faux et on bat au fléau le grain, Cyrus McCormick a déjà mis au point le semoir, la faucheuse et la batteuse mécaniques ! En dodelinant de la tête au rythme du trot du cheval, Michel Muller repense à toutes ses pénibles journées passées seul ou avec Jean Lefebvre, le valet, dans le vallon des Cernières à Vaclusotte. Que d'énergie dépensée dans les prés sous les Charbonnières ou dans les ordons de la forêt sur Moricemaison !

Ici, la culture du maïs pour l'alimentation des animaux procure de belles satisfactions aux *farmers*

et surtout un bénéfice appréciable. Et encore n'a-t-il, lui, jamais accepté de commercialiser ses beaux grains jaunes pour la distillation et la fabrication du whisky... De sa foi de mennonite* et de son éducation, il a conservé, par rapport à la consommation de l'alcool, des principes rigides que l'Ancien de la communauté Amish, qu'ils ont fondée dans cette région, ne manque pas de leur rappeler, chaque dimanche, à l'office.

* Mennonite : anabaptiste pratiquant le baptême des adultes et prônant la non-violence.

L'attelage est arrivé dans le faubourg de la petite ville. Il longe les entrepôts et les quais sur lesquels on a empilé des sacs en toile de jute remplis de grain jusqu'à la gueule et prêts à être chargés sur les barges et les steamers qui desservent Fulton-Canal. Le commerce est actif en cette fin septembre. Des dockers rejoignent les nombreuses tavernes de Canal Street, cette partie de la ville peu fréquentable. Un peu plus loin, Babst Tavern semble provoquer les deux hommes avec ses deux étages dont l'un est réservé aux jolies dames qui égayaient les soirées des ouvriers, des dockers et des immigrants en quête d'un port d'attache...

Daniel Muller ne peut se retenir de porter son regard vers l'une des fenêtres de l'hôtel. Un visage abondamment fardé et des lèvres vermeilles et charnues lui envoient un baiser significatif. Il baisse la tête en rougissant, peu accoutumé à de telles avances de la part des jeunes filles de sa communauté. Son père n'a rien remarqué, préoccupé qu'il est par l'annonce faite hier, par l'un de ses voisins, de l'arrivée au bureau de poste de Fulton d'un courrier venu de France.

Ils pénètrent à présent dans Canal Markett, au centre du bourg, siège des entreprises et des notables respectables. Daniel ralentit l'allure du cheval et l'arrête devant la perche en épinette, à droite de l'entrée du bureau de poste. Au-dessus du portail : un écriteau « US POSTAGE » et une date : 1830. Son père descend avec précaution du tilbury puis, d'un pas bien assuré, pousse le battant inférieur de

la porte en lamelles de cèdre rouge et pénètre dans le bureau. Le préposé lève la tête de son écritoire et regarde le client avec curiosité. Dans la semi-pénombre du bureau, il peine à saisir les traits du visiteur. Une abondante barbe sombre non taillée envahit le visage de celui-ci, un large chapeau noir couvre ses cheveux. Seul émerge de sa redingote brun foncé le col clair de sa chemise.

Michel s'approche du comptoir, y pose ses coudes et penche son buste vers l'employé des postes en déclinant son identité :

— Je suis Michel Muller de la ferme sur Lauber III. On m'a dit que j'avais reçu du courrier de France...

Sans rien répondre, le postier, en manchettes noires sur sa chemise, chausse ses bésicles et fait glisser, sous ses doigts maigres, un paquet d'enveloppes classées dans une pochette cartonnée. Il y tire une lettre un peu froissée, dévisage une nouvelle fois le visiteur puis lui tend le courrier en lui demandant d'apposer sa signature sur le grand registre quadrillé. Dès qu'il a le pli entre les doigts, Michel sent son cœur s'affoler, se serrer et la panique le saisit comme un courant d'air glacial.

Il n'a reçu de sa famille de France que trois lettres en quinze années. La dernière, cinq ans plus tôt, lui avait appris la mort en couches de sa soeur Françoise...

Sans doute, les visages de tous les membres de sa famille restaient-ils à jamais gravés dans sa mémoire, tels qu'ils paraissaient le jour où il les avait quittés ! Mais les saisons et les travaux s'étaient succédé. Le temps avait recouvert les souvenirs de la cendre des jours consumés...L'espace qui séparait les êtres sur les deux continents avait dressé un voile vaporeux entre ses propres préoccupations dans le Nouveau Monde et celles de ceux demeurés dans la vieille Europe...

Quatre Cérès* orange de quarante centimes, oblitérées par un cachet du bureau de poste de

* Cérès : timbre postal à l'effigie de la déesse des moissons et de la fécondité.

Saint-Hippolyte le 30 juin 1850, surmontent son adresse écrite à l'encre violette que des gouttes d'eau ou des larmes ont fait baver par endroits. Michel retourne l'enveloppe et lit : *Madame Anna Gerber, Ferme du Pré du Prince, Glay, Département du Doubs, France.*

Le postier l'observe en silence. Surpris dans son immobilité, Michel le remercie et prend congé. L'air frais du dehors et la clarté retrouvée lui font le plus grand bien. Son fils, sur la banquette du tilbury, par des tiraillements fréquents sur les guides, empêche le palomino de ronger la perche d'épinette et d'une rêne d'ouverture un peu brutale, le remet dans la direction du retour.

L'air soucieux, le père tient la lettre serrée dans la main gauche. Daniel sait combien son père est secret et peu enclin à la conversation en dehors des sujets se rapportant à la culture et à l'élevage. Il se hasarde tout de même à poser cette question qui lui brûle les lèvres :

— Papa, de qui provient ce courrier que nous sommes venus chercher ?

En regardant une nouvelle fois le revers de l'enveloppe, Michel répond :

— D'Anna Gerber de Glay ! Est-ce bien ma soeur Anna ou une autre avec laquelle mon beau-frère, Joseph Gerber, se serait remarié ? Attendons d'être chez nous pour le savoir ! Marthe-Catherine, ta mère, ne tolérerait pas que nous lisions la lettre avant elle. Tu sais comme elle est...

Si cette réponse permettait à Michel de mettre un terme aux interrogations de son fils, elle révélait aussi ce que lui-même ne savait que trop : Marthe-Catherine, depuis leur mariage, avait pris l'ascendant sur son mari... Ses yeux de myosotis pouvaient rapidement s'assombrir lorsque l'on contestait ses volontés. Michel en avait d'abord souffert puis s'était rapidement imposé à lui, comme dans tous les couples désireux de faire durer leur union, la nécessité de compromis parfois peu glorieux pour l'une ou l'autre des parties...

Ils atteignaient le cimetière sur Lauber III où reposait

Marie Nüssbaumer depuis quatre ans. Michel regrettait la disparition de cette belle-mère avec laquelle il n'avait jamais entretenu la moindre querelle. Il avait reporté sur elle une partie de l'affection qu'il avait pour sa mère restée au pays. Son beau-père vivait avec eux à présent, occupé toute l'année aux soins du jeune bétail et à l'égrenage du maïs pour les volailles à l'automne.

Derrière eux, une brume légère couvrait le canal et l'on distinguait à peine les barges, le long des docks, au loin. De lourds sillons de terre brune, que le versant en acier brillant des charrues avait lissés, couvraient déjà une partie des parcelles couvertes de chaumes après la récolte des céréales.

Le bruit d'une sirène de bateau déchira l'air humide au moment où l'attelage pénétrait dans l'enceinte de la ferme des Muller. Daniel le conduisit jusque sous le *barn** au toit semi-circulaire recouvert de tôle gris clair et entreprit de dételer le cheval. Michel était déjà descendu par le marchepied et regagnait la maison attenante à la grange et aux étables, rejoint en sens inverse par son vieux chien bouvier bernois à poil court qui, la truffe en l'air, sollicitait une caresse de son maître.

* Barn : grange, grenier à fourrages.

Marthe-Catherine avait écarté les rideaux en patchwork de la fenêtre de la cuisine. Elle attendait ce courrier avec impatience et ne tenait plus en place. Depuis son départ des Cernières, elle avait un peu grossi mais seules, quelques rides en patte-d'oie, de chaque côté de ses yeux bleus, trahissaient ses cinquante ans. On ne prenait la mesure réelle de son âge que lorsque ses deux filles Françoise et Anneli le trahissaient par leur juvénile beauté...

Elle arracha presque la lettre des mains de son mari et, sans attendre le tranchant du couteau qu'il lui tendait, elle déchira l'un des petits côtés de l'enveloppe du bout de son auriculaire droit. Elle tourna le dos à la fenêtre pour éclairer le texte de la lumière du jour et, alors que Daniel les rejoignait dans la cuisine, elle se mit à lire à haute voix :